



« Noces »

À partir du 27 septembre au Théâtre Rive Gauche

Michel Voïta a adapté, mis en scène et interprète trois des essais écrits en 1936-1937 par Albert Camus, rassemblés sous le titre *Noces*. Le premier essai *Noces à Tipasa* est une ode lyrique à la beauté du monde, de ce monde méditerranéen que Camus a tant célébré avec sa lumière, ses couleurs, les jaunes et les bleus, les parfums des plantes qui explosent au printemps au milieu des ruines de Tipasa. Il n'y est pas seul. La morsure du soleil sur la plage, le plaisir de l'eau sur le corps, la lumière, les parfums tout contribue à une communion sensuelle avec le lieu. Dans un élan lyrique magnifique il chante le bonheur de vivre - « J'aime cette vie, elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme » - et exalte la recherche du bonheur dans le présent des sensations - « J'appelle imbécile celui qui a peur de jouir ». Le second essai a une tonalité plus sombre. Ce ne sont plus les noces des ruines romaines avec une nature exubérante magnifiée par le soleil et la mer, ce sont les ruines de *Djemila* fouettées par le vent et desséchées par le soleil qui l'invitent à une méditation sur la mort. Le site de Djemila renvoie l'homme à son dénuement et à l'inéluctabilité d'une mort sans espérance. « Les hommes meurent malgré eux, la mort n'ouvre pas sur une autre vie ». Michel Voïta a complété par un épilogue, quelques lignes écrites en 1940 où Camus cite Napoléon « Le sabre est toujours vaincu, l'esprit triomphe toujours ... Il est vain de pleurer sur l'esprit, il suffit de travailler pour lui », avant de terminer sur une note plus sombre avec *Retour à Tipasa*, qu'il découvre sous la pluie avec des ruines désormais protégées par des barbelés.

Seul en scène Michel Voïta, en pantalon gris, chemise blanche et imperméable fait vivre la parole de Camus, ce jeune auteur – il n'a alors que 23 ans – dont la prose éblouit d'emblée. Il croise les mains, enlève son imperméable, retrousse parfois ses manches, allonge les bras et l'on jouit de la caresse de l'eau sur le corps nu, les écarte et l'on est écrasé sur le sable chauffé par le soleil. Sobre, la voix calme, s'exaltant à peine devant la beauté du monde, Michel Voïta, que l'on avait déjà admiré dans *Proust dire Combray*, passe du lyrisme à la méditation avec une justesse de ton que l'on admire. Sa voix devient instrument de musique au service de cette prose superbe et de l'émotion qui envahit le spectateur. On en sort en ayant envie de courir relire Camus.

Micheline Rousselet